

ELSA TRIOLET – ARAGON

Moulin de Villeneuve

78730 Saint – Arnoult en Yvelines

Pour saluer Coskun

Mesdames,

Messieurs,

Cher (e)s Ami (e)s,

Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue et de vous remercier pour votre présence aujourd'hui. C'est pour la petite équipe qui programme les activités de ce lieu et qui vous accueille ici un encouragement précieux.

Je veux saluer la présence parmi nous de Stanislas Pierret, représentant de *CulturesFrance*, organisme placé sous l'égide du Ministère des affaires étrangères et commissaire général pour notre pays de la *Saison de la Turquie en France*. Vous le savez en effet, depuis le 1^{er} juillet 2009 et jusqu'à la fin de ce mois, la Turquie a été l'invitée de la France. Plus de 400 évènements culturels, intellectuels, économiques aussi (puisque des entreprises y ont participé) ont eu lieu pour permettre une meilleure connaissance des réalités et de plus grands échanges avec ce pays historiquement ami du nôtre et qui possède une très riche culture

malheureusement souvent trop méconnue chez nous. Cette rencontre d'aujourd'hui autour du travail artistique de notre ami le sculpteur Coskun, qui est né en Turquie au pied du mont Ararat et qui vit en France depuis le coup d'Etat militaire de 1980, clôt cette saison d'amitié et de rencontres avec la Turquie et, cher Stanislas, je veux vous remercier d'avoir permis que la Maison d'Elsa Triolet et Aragon soit l'un des lieux hôtes de cette *Saison*.

Je veux également saluer la présence de Madame Laurence Helfrich-Casala du Conseil Général des Yvelines, représentant son Président Monsieur Alain Schmitz. Cette exposition Coskun s'inscrit en effet dans le cadre de « *Balades en Yvelines* », un réseau de lieux d'art contemporain qui vise à permettre et faciliter une rencontre entre la création vivante actuelle et le plus large public. Cher Monsieur, je vous remercie d'avoir inscrit notre maison dans ce réseau, de nous aider ainsi à promouvoir son rayonnement et de reconnaître tous les efforts que nous faisons – ainsi que l'a souhaité Aragon – en faveur de l'art de notre temps et de son appropriation par tous. Ce que nous appelons ici « être élitaires pour tous », en reprenant une formule d'Antoine Vitez .

Je veux encore saluer Madame Françoise Poussineau, Maire de Saint-Arnoult, qui nous fait l'honneur et l'amitié de sa présence.

Enfin, *last but not least*, je veux saluer et remercier Laurence d'Ist, commissaire de cette exposition, et l'artiste, le sculpteur, notre ami Salih Coskun, pour le somptueux cadeau qu'ils nous font, avec ces œuvres qu'ils ont tenu à réunir autour d'un vers d'Aragon, évidemment cher à notre cœur : « *Tout ce que l'homme fut* ». Peut-être d'ailleurs dois-je le dire en entier pour vous : c'est un extrait de la basilique poétique d'Aragon, sa « *Légende des siècles* », son livre magnifique intitulé « *Le Fou d'Elsa* », et le vers dit : « *Tout ce que l'homme fut de grand et de sublime/ Sa protestation ses chants et ses héros* ». Je veux d'ailleurs ajouter – pour lui rendre un ultime hommage et rappeler toute l'affection que nous lui portions, que ce vers, comme beaucoup

d'autres, a été mis en musique par notre cher Jean Ferrat. Il fait partie de cette chanson qu'il a intitulée « *Un jour, un Jour* » et pour laquelle il a composé une musique si belle.

Avant de passer la parole à Stanislas Pierret, je voudrais – en quelques mots – tenter de vous dire pourquoi, à la Maison Elsa Triolet Aragon, nous aimons le travail de notre ami Coskun et pourquoi nous sommes fiers et heureux de le montrer au public de nos visiteurs.

A vrai dire, nous y pensions depuis 5 ans. C'était en 2005 et j'étais allé voir une exposition de ses oeuvres qui avait lieu dans l'Ile Saint-Germain, à l'initiative du Conseil Général des Hauts-de-Seine, à Issy-les -Moulineaux. C'est là que nous avons fait connaissance. Et cinq ans après, mon cher Coskun, te voici arrivé dans le jardin de cette Maison pour notre plus grande joie.

Et ce qui me frappe dans la rencontre des arbres du parc avec « tes » arbres sculptés, c'est d'abord une sorte de dialogue invisible qui n'est pas apaisé. Car, à mon sens, on y retrouve une des constantes de l'imaginaire si finement analysée par Gaston Bachelard quand il écrivait : « *combien on activerait l'imagination si l'on cherchait systématiquement les objets qui se contredisent !* ». Et effectivement, un être pur et simple ne peut pas solliciter la rêverie qui veut un au-delà, des souffrances et des aventures, par conséquent des rivalités, des difficultés ou des risques : si la substance fourmille, entre en discorde, se pare de qualités opposées, elle ouvre aussitôt un chemin aux songes.

Et c'est bien ce qui se passe ici. Car l'imaginaire de l'arbre, c'est d'abord la stabilité, la puissance et l'enracinement. Or toi, tu coupes les racines pour ne conserver que le tronc. Tu enlèves aussi les branches qui sont comme le symétrique inverse des racines, et tu sais ce qu'écrivait Paul Valéry dans son *Dialogue de l'Arbre* : « *l'arbre dispersé dans la Terre s'unifie pour jaillir du sol et pour retrouver la vie prodigieuse des branches.* » Ainsi tu élagues le multiple – les racines et les branches – pour ne conserver que l'un, l'unité du tronc. Et tu privés l'arbre de son armure, de son vêtement d'écorce : le voici devant nous dans sa nudité

de bois, et la songerie s'insurge, s'enflamme, crie à la blessure et à l'amointrissement ! Jusqu'à ce qu'elle en vienne à repérer la forme humaine, le torse humain qui surgit du bloc comme un antique et la métamorphose qui s'opère du végétal à l'animal humain. Ce que l'on prenait pour un moins est donc un plus : les images nées de cette confusion des règnes de la nature s'animent dans le regard et le plaisir vient y relayer l'angoisse sourde.

De même, dans l'arbre il y a la racine avec ses valeurs contradictoires pour la rêverie car elle est la métaphore reine du « mort vivant » : sa vie est un long sommeil, une mort alanguie qui se déroule sous la terre au royaume des morts, mais elle est aussi source de croissance et de sève pour l'arbre entier qui en jaillit et dont elle constitue la base. Et voilà que Coskun en inverse le symbolisme : avec ses pièces suspendues, ce n'est plus la racine qui signifie la mort, mais la branche aérienne et légère qui devient gibet et la sculpture un pendu, vous savez :

« La pluie nous a dilués et lavés,

Et le soleil desséchés et noircis ;

Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés,

Et arraché la barbe et les sourcils »

Et c'est tout François Villon qui renaît sous la cendre : « *Frères humains qui après nous vivez / N'ayez les cœurs contre nous endurcis* »

Mais le plus intense catalyseur de rêve en matière de contradiction dans le travail de Coskun vient de l'affrontement du matériau et de l'outil qu'il utilise, la tronçonneuse. Car chacun entend le bois crier sa douleur sous le mouvement acéré et violent des dents animées de la scie. Chacun comprend qu'elle taille au plus court, en ligne droite et qu'elle n'a que le rectiligne pour horizon et pour destin. Or voilà que de ce droit brutal et destructeur surgit la courbe de la forme humaine, l'arrondi et le

galbe du corps féminin, la douceur alanguie de l'étreinte des amants. Tout le contraire de ce que l'on craignait : et c'est encore le plaisir qui naît des anfractuosités et des sillons du bois.

Je pourrais continuer à épeler cette danse des contraires qui me paraît une clé d'entrée dans le travail de Coskun : elle montre bien comment dans l'œuvre d'art, l'infini vient se conjuguer au fini, le rêvé au perçu, et comment l'œil s'y meut à l'aise, puisqu'il n'est plus asservi au carcan utilitaire de la perception courante. Il peut enfin s'y laisser aller et voir la part d'invisible qui séjourne au cœur même du visible, même si la vie et ses préoccupations quotidiennes nous poussent en permanence à nous en détourner. « *L'art ne reproduit pas le visible, disait Paul Klee, il rend visible* ». Et dans ses pièces travaillées, me semble-t-il, Coskun illustre à merveille ce mixte contradictoire de force et de fragilité, de masculin et de féminin, de puissance et de faiblesse qui constitue le mouvement même de la vie, dans sa dialectique rongeuse avec la mort.

Parlant de sa tronçonneuse, j'ai vu que notre ami Coskun en dit qu'il la conçoit comme « un gros crayon motorisé » avec lequel il dessine dans la matière. Encore un bel exemple d'opposition des contraires que cette lame qui découpe le bois en le niant, mais pour en faire surgir du positif : le dessin même, le modelé de la forme. Et cela me conduit à vous suggérer de ne pas oublier de regarder les dessins de Coskun, ce travail patient qui le mobilise en parallèle avec la taille de son bois. Ici, encore, c'est avec des éléments très simples – l'encre, le brou de noix, la mine de plomb, ... - qu'il fait surgir l'incroyable vitalité du corps humain qui le hante. Il y utilise la page, mais aussi le rouleau qu'il déroule sur le mur, comme ces textes d'avant l'invention du codex, où les Anciens jetaient les traces de ce qui demeure notre civilisation. Peut-être cela constitue-t-il comme une pause, une reprise de souffle, une respiration lente, après l'effort harassant du bûcheron-artiste confronté à ses troncs et à la rugosité de son bois ?

Toujours est-il que nous n'en avons pas fini de rêver devant ces corps enchevêtrés, ces formes qui naissent de la nuit du « *non finito* » de

ce « Michel-Ange du bois » et qui, comme son glorieux aîné, libère les formes du bloc qui les enserme pour célébrer au présent et dans le creuset de sa forge même, la puissance inentamée de la création vivante.

Merci, cher Coskun, pour ces corps enlacés qui viennent nous rappeler que l'individu isolé se caractérise par l'incomplétude, que la vie naît du « deux » que constitue le couple. Ce qui est une autre manière par ton travail de répéter un vers qui fut cher à Aragon notre hôte en ces lieux, et qui est si beau, vous savez : « *La femme est l'avenir de l'homme* ».

Je vous remercie de votre attention.

Bernard Vasseur